personnages] confirme que la publicité sert essentiellement à mettre en valeur les individus de la classe moyenne en les proposant comme modèle de la réussite sociale et en les invitant à consommer pour se situer socialement» (p. 222).

L'étude de Sébastien Couvrette a le grand mérite de définir plus clairement la classe moyenne et de mieux illustrer son évolution. Quelques redites superflues soulignent à grands traits la problématique tout au long du livre, mais la conclusion de l'ouvrage, qui propose un regard rapide sur la publicité depuis les années 1980, est très intéressante et fait espérer une étude approfondie du sujet pour la période actuelle.

FANIE ST-LAURENT

Université de Sherbrooke

Geneviève De Viveiros, Margot Irvine et Karin Schwerdtner (dir.). *Risques et regrets. Les dangers de l'écriture épistolaire*. Montréal : Les Éditions Nota bene, 2015. 270 p. ; 26,95 \$ ISBN 978-2-89518-506-2

Penser l'écriture épistolaire sous l'angle du risque et des regrets peut surprendre : n'y a-t-il rien de plus banal que de mettre une lettre à la poste ? Les contributions regroupées au sein du collectif *Risques et regrets. Les dangers de l'écriture épistolaire* dirigé par Geneviève De Viveiros, Margot Irvine et Karin Schwerdtner nous convainquent du contraire en sondant les recoins sombres et douloureux de la correspondance. La diversité des objets étudiés dans l'ouvrage, de la lettre d'écrivain et d'artiste à la lettre fictive insérée dans la fiction, les arts visuels ou le cinéma, nous confirme du potentiel interprétatif d'une telle approche qui ouvre de nouvelles avenues aux études sur l'épistolaire.

L'ouvrage poursuit deux objectifs. Premièrement, il entend « montrer l'intérêt et la vitalité de l'écriture épistolaire à l'époque moderne et contemporaine » (p. 7). Deuxièmement, les travaux réunis veulent « interroger la manière dont la lettre traduit ou rend sensibles le risque et le regret » (p. 7), proposition qui fait l'originalité de l'ouvrage.

Les chapitres sont rassemblés selon la nature de leur objet d'étude et de la situation d'énonciation étudiée, regroupant d'abord la correspondance interpersonnelle (les lettres d'exil d'Émile Zola et de Camille Claudel), puis les lettres en régime fictionnel, à cheval entre le biographique et le romanesque (chez Amélie Nothomb et Emmanuel

Carrère) et, enfin, les lettres «à sens unique» qui posent la question de la réciprocité de l'écriture épistolaire, de la place du destinataire dans la lettre à partir d'œuvres littéraires (François Emmanuel, Annie Ernaux), artistiques (Sophie Calle) et cinématographiques (Arnaud Desplechin).

Pour alimenter la réflexion sur l'épistolaire, le livre comporte un préambule signé par l'écrivaine et professeure à l'UQAM Martine Delvaux intitulé «La dernière lettre». À la fois adresse à l'être aimé et réflexion métadiscursive sur l'écriture épistolaire, le texte joue sur les codes de l'épistolaire, une façon ingénieuse de mettre la table aux réflexions qui suivront. Un entretien avec Claire Debru, responsable de la collection «Les Affranchis» clôt l'ouvrage. Bien que l'entretien reprenne certains éléments déjà énoncés dans le reste de l'ouvrage, il a sa place dans le collectif du seul fait de sa prémisse : inviter les auteurs à écrire la lettre «jamais écrite» (p. 254).

Dans le premier chapitre consacré aux lettres interpersonnelles d'exil, Geneviève De Viveiros étudie la pratique épistolaire du romancier Émile Zola pendant son exil en Angleterre en 1898. Auteur d'une correspondance de plus de 4000 lettres, Zola signe l'emblème du risque épistolaire et de l'engagement par sa lettre ouverte «J'accuse». Or, l'expérience de l'exil lui impose de modifier son écriture épistolaire pour l'adapter aux contraintes de sa situation. De Viveiros étudie le recours à différentes stratégies épistolaires (utilisation de codes, autocensure) en réponse à l'omniprésence du risque et du danger propre à la situation d'exilé politique. Il aurait été intéressant de mettre en parallèle ces stratégies avec d'autres corpus de correspondance d'exil dont les travaux de Rodolphe Baudin (*Exil et épistolaire aux XVIII^e et XIX^e siècles*, 2007) font état notamment.

La correspondance de Camille Claudel étudiée par Anna Norris présente une autre forme d'exil : l'exil de la société par l'internement de l'artiste en 1913. Étudiée pour sa valeur documentaire plus que textuelle, cette correspondance décrit le sentiment de persécution ressentie par Claudel, l'état mental de l'artiste et sa relation complexe avec sa famille et en particulier avec sa mère. L'écriture épistolaire est hautement dangereuse, voire autodestructrice puisque ses lettres servent de preuves compilées dans son dossier médical. L'article s'intéresse surtout aux raisons qui expliquent l'incomplétude de la correspondance (lettres brûlées par Claudel, détournées par la famille) consacrant de longs passages à la mère-marâtre qui dépeignent les membres de la famille de Claudel sous un jour peu reluisant.

La deuxième partie de l'ouvrage présente de fines analyses des romans d'Amélie Nothomb (Mark Lee) et d'Emmanuel Carrère (Tara Collington). Mark Lee et Tara Collington décortiquent les rouages d'une proximité assumée par les écrivains entre leur œuvre de fiction et leur pratique épistolaire. Mark Lee étudie deux axes du fait épistolaire chez Nothomb : le courrier des lecteurs d'Amélie Nothomb et la présence de la lettre dans l'œuvre de fiction. Ces deux axes se rencontrent dans le roman *Une forme de vie* mettant en récit une écrivaine fictive et sa correspondance avec un de ses admirateurs dont l'identité s'avère être une supercherie, multipliant ainsi les effets de mises en abîme. Quant à l'œuvre de Carrère, le risque et le regret épistolaire y sont intrinsèquement liés comme le montre bien Tara Collington à partir du livre *L'adversaire*. Pendant mi-journalistique, mi-fictionnel au roman *La classe des neiges*, *L'adversaire* est né de la correspondance entretenue entre le romancier et le meurtrier Jean-Claude Romand. Écrire au meurtrier, dans un premier temps, puis reproduire en partie sa correspondance, dans un deuxième, sont autant de gestes qui, reliés aux autres écrits de l'auteur français, font dire à Collington que, chez Carrère, le danger provient de sa « propension à publier ce qui devrait rester caché » (p. 138).

La dernière partie sur la correspondance à sens unique s'ouvre avec le texte d'Evelyne Ledoux-Beaugrand qui étudie le recours à la lettre anonyme dans le roman *La question humaine* de François Emmanuel. L'auteure montre que la lettre anonyme bouleverse les rapports de pouvoir entre un destinataire masqué et intouchable (Arie Neuman, licencié de l'entreprise SC Farb) et un destinataire devenu proie (Mathias Jüst, directeur de l'entreprise). Loin de servir un scénario de règlement de compte traditionnel, l'envoi de lettres anonymes renverse les rapports de pouvoir et dénonce le système de surveillance scripturaire des employés (collectes de données, fiches d'embauche, rapports psychologiques) mis en place par l'entreprise. Lettres anonymes et panoptique graphique fonctionnent selon une dialectique du masqué et du démasqué, ce qui permet à Ledoux-Beaugrand d'aborder le statut de l'anonymat sous plusieurs angles.

Les textes d'Andrew Asibong et d'Ania Wroblewski déplacent la question de l'épistolarité pour l'étudier à travers d'autres médiums : l'œuvre cinématographique dans l'étude de *Rois et reine* d'Arnaud Desplechin (Asibong) et l'art contemporain dans deux projets controversés de l'artiste Sophie Calle (Wroblewski). Parmi les objets desplechiens, les lettres fantomatiques portent une violence affective et causent des « brûlures », thème qui revient souvent dans l'œuvre

du cinéaste. Bien que la lettre soit un motif récurrent dans l'œuvre desplechienne, elle reste malheureusement à l'arrière-plan dans le texte d'Asibong qui se veut plutôt une étude psychologique et psychanalytique de l'entité familiale telle que représentée dans *Rois et reine*. Les projets artistiques de Sophie Calle prennent naissance dans sa correspondance personnelle. *Douleur exquise* relate les moments d'une rupture amoureuse en reproduisant des lettres de l'ancien amoureux et *L'homme au carnet* recompose le portrait d'un inconnu à partir d'un carnet d'adresses «trouvé» par l'artiste. Lorsqu'elles accèdent à l'œuvre artistique, les lettres occupent la «position d'objets esthétiques» (p. 211) soulevant du coup des questions éthiques liées à l'auctorialité: sans être destinataire de ses lettres, Calle en devient l'auteur du fait de leur exposition. Dans les deux cas, les deux hommes (l'amoureux et l'homme au carnet) dénoncent les procédés artistiques de Calle par le moyen de l'écriture et du documentaire.

Le dernier chapitre s'intéresse à la pratique épistolaire chez les écrivains contemporains à partir du livre d'Annie Ernaux, *L'autre fille*, publié dans la collection «Les Affranchis». Répondant à l'invitation de l'éditrice de la collection (écrire la lettre qu'on porte en soi, mais qu'on n'a jamais écrite), Ernaux transgresse la règle du silence imposée par sa famille et trouble sa tranquillité en rédigeant la lettre à sa sœur décédée qu'elle n'a jamais connue. Affronter les dangers et les risques éveille le désir de l'écriture chez l'auteur.

Si l'éclectisme est souvent un reproche adressé aux ouvrages collectifs dont la problématique se voit parfois diluée par des études de cas présentant peu de liens entre elles, le collectif dirigé par De Viveiros, Irvine et Schwerdtner fait la démonstration que la diversité sert tout à fait son propos et alimente une problématique riche et originale qui nous permet de traverser plus d'un siècle d'épistolarité.

STÉPHANIE BERNIER

Université de Sherbrooke

Frank Furedi. *Power of Reading: from Socrates to Twitter*. London: Bloomsbury, 2015. 262 pp.; \$42.95 (cloth) ISBN 9781472914774

As someone who has spent a career in librarianship celebrating, extolling, and promoting reading and literacy as self-evident goods – ends in themselves – I found this book both affirming and bracing. It affirms my belief in books and reading, but it also reminds me of the